

CAMEROUN

1940-1950

Les beaux jours

de La Pastorale

RANCHS, COW-BOYS ET ROUTE DU BÉTAIL. L'ÉPOPÉE DE LA COMPAGNIE PASTORALE AU CAMEROUN EST LA VERSION COLONIALE ET FRANÇAISE DU BON WESTERN AMÉRICAIN. AVEC LES BAMILÉKÉ DANS LE RÔLE DES INDIENS SPOLIÉS SUR LEURS TERRES. DESCENDUS DES PLATEAUX DE

Onze novembre 1918. Le Cameroun aussi démobilise. Au lieu de regagner la métropole, trois anciens combattants d'un régiment de Toulouse s'associent pour monter une entreprise de commerce du bétail. Ils obtiennent un contrat de l'administration coloniale pour ravitailler Douala - désormais française - en viande bovine. Ils mènent alors une vie d'aventuriers, mais ils savent également nouer des liens étroits avec les chefs des éleveurs peuls et s'attacher les services de fidèles bergers. En 1933, leur cheptel compte déjà neuf mille têtes. Ainsi naquit La Pastorale, ou Compagnie pastorale et commerciale africaine.

En 1945, la Compagnie pastorale est achetée par des banques coloniales (Banque de l'Indochine, Banque de l'Afrique occidentale) et par des hommes d'affaires qui en font une entreprise capitaliste d'élevage. Le fait est d'autant plus remarquable que, à la différence du café ou du palmier à huile, l'élevage et le

L'ADAMAOUA JUSQU'À DOUALA, LES BOVINS DE LA COMPAGNIE PASTORALE ALIMENTENT LA CAPITALE DU PAYS DEPUIS LE LENDEMAIN DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE. UNE ACTIVITÉ FLORISSANTE FONDÉE SUR L'EXPLOITATION DE LA RACE BOVINE LOCALE ET QUI REPREND - À PLUS GRANDE ÉCHELLE - LES MÉTHODES DES PASTEURS PEULS DE L'ADAMAOUA.

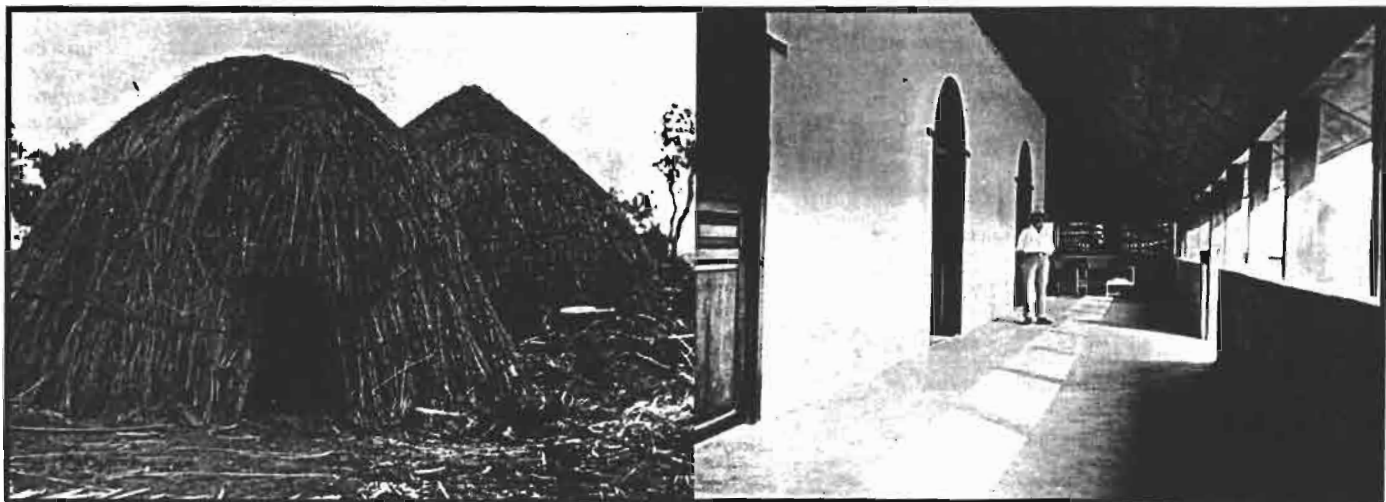
commerce du bétail dans les colonies n'attirent pas vraiment les capitaux. Le désintérêt est surtout manifeste du côté français, par opposition aux fermes implantées en territoire anglais, notamment au Kenya et en Afrique du Sud.

LA ROUTE DU BÉTAIL. L'émergence de La Pastorale au Cameroun fait alors figure d'exception. Avec l'après-guerre commence la grande époque de La Pastorale. Sa prospérité s'inscrit dans un contexte de croissance économique. Le marché international est demandeur de produits tropicaux, l'administration coloniale re-

lance l'économie camerounaise par de grands travaux d'équipement. Toute cette activité représente beaucoup d'emplois, et donc beaucoup de consommateurs des viandes fournies par La Pastorale.

Cette entreprise de commerce du bétail exerce surtout son activité dans l'Adamaoua, zone de hauts-plateaux du Nord-Cameroun à mille mètres d'altitude. Une région d'élevage par excellence. La Pastorale, par l'intermédiaire d'acheteurs locaux, se fournit sur les marchés à bétail de la région, notamment à Ngaoundéré. Les animaux ache-





tés sont immédiatement expédiés vers le sud ou finis d'élever dans le ranch de Goumdjel, à cinquante kilomètres de Ngaoundéré.

A ce commerce du bétail s'ajoute alors l'élevage proprement dit. La Pastorale dispose d'une concession à Goumdjel, mais elle place aussi ses troupeaux parmi ceux des éleveurs, sur des pâturages communs.

Quelques cadres français habitent sur place avec plusieurs centaines de bergers dont les huttes composent un village peul vivant au rythme de la compagnie (photos p. 27 et ci-dessus à gauche).

Comme tous les éleveurs, La Pastorale est discrète sur l'effectif de son cheptel. Il varie entre 10 000 et 20 000 têtes à

Goumdjel, selon les années. Le troupeau est composé de *goudali foulbé*, la race locale que La Pastorale améliore par sélection des géniteurs. Par rapport à l'élevage traditionnel, les différences portent davantage sur la gestion du bétail (troupeaux homogènes par âge et par sexe)

que sur celle des pâturages. A cette époque, les troupeaux de Goumdjel partent en transhumance, comme ceux des Peuls voisins.

Périodiquement, La Pastorale rassemble des convois de plus d'un millier de bovins (photo ci-dessous). Derrière le chef du convoi monté à cheval, s'étire la cohorte des troupeaux, encadrés de convoyeurs, bâton à la main. Des femmes ferment la marche, baluchon sur la tête. Destination : Douala. La principale ville du Cameroun est à six cents kilomètres à vol d'oiseau. En fait, la distance parcourue est supérieure car il s'agit d'éviter la forêt dense et les savanes infestées de mouches tsé-tsé. La Pastorale a établi une véritable « route du bétail » passant par les plateaux et traversant une partie du territoire camerounais sous administration anglaise. Toute une série d'étapes jalonne cette longue route : villages d'accueil et d'aide pour le passage des grandes rivières, centres d'achat de bétail et surtout, concessions de pâturages pour la remise en état des troupeaux.

Pour éviter des plaines insalubres, les troupeaux passent en transit au Cameroun sous mandat britannique. Traversée délicate : versement d'un droit

de passage, négociations avec les autorités vétérinaires qui craignent les maladies contagieuses, hostilité des populations locales qui voient leurs pistes défoncées par le piétinement des animaux. Enfin, le convoi retransverse la frontière et, après cinq cents kilomètres de marche, arrive à Djutitsa, le second centre de La Pastorale.

POUR UNE CLIENTÈLE AISÉE. Au-dessus du plateau bamiléké, densément peuplé et cultivé, ce sont des pâturages qui couvrent les pentes volcaniques des monts Bambouto, entre 1 700 et 2 700 mètres. En plus des animaux de passage, la compagnie y entretient un cheptel permanent de 6 000 à 8 000 têtes. L'originalité de Djutitsa, par rapport à Goumdjel, tient à une véritable filière d'activités, à partir d'un élevage laitier. Cet élevage repose sur l'importation, dès les années trente, de taureaux de race montbéliarde (photo p. 29), à l'origine d'un cheptel d'environ 2 000 métis. Le lait sert à la fabrication de beurre, les sous-produits étant destinés à un élevage porcin. Enfin, le fumier est valorisé par des cultures maraîchères, dans un bas-fond irrigué. Des agents de La Pastorale réalisent encore des achats de bétail de boucherie au grand marché de Bangoua, auprès de maquignons venus de l'Adamaoua.

Djutitsa est séparée de Douala par deux cents kilomètres de zone forestière. Les troupeaux y bénéficient d'un dernier relais, sur les pentes d'un autre volcan, le mont Manengouba. La compagnie y détient un cheptel permanent de 1 500 à 2 000 têtes et de grandes porcheries, comme à Djutitsa. De là, le bétail est embarqué dans le train à Nkongsamba jusqu'aux abattoirs de Bonabéri, en face de Douala. Le dernier centre d'élevage permet de réguler les envois à l'abattoir et de pallier les interruptions de circulation du bétail liées à des motifs sanitaires. La boucherie de La Pastorale, au centre de Douala (photo p. 30 en haut)



au de La
dont la
à cornage
sont
ables. Il
n *goudali*
nom de
cale.

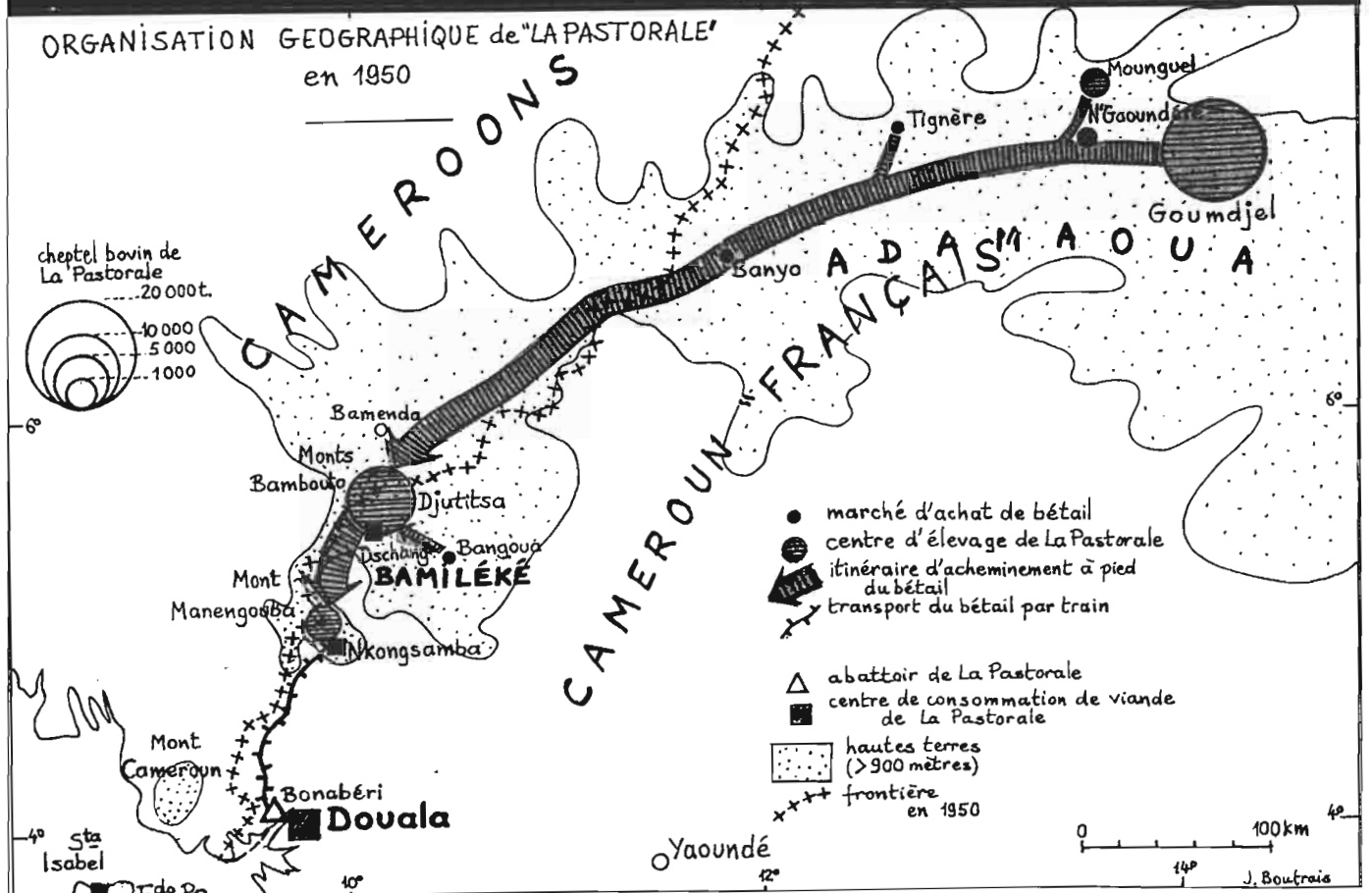


A Goumdjel, les cow-boys coloniaux surveillent le rassemblement du bétail. La longue marche vers Douala va commencer.

Les huttes des bergers de La Pastorale diffèrent peu de celles des pasteurs peuls de l'Adamaoua (ci-contre, à gauche) ... mais beaucoup de celle du responsable de la Compagnie, dans la vieille ville de Ngaoundéré (ci-contre, à droite)



Les bergers du centre de Djutitsa présentent les taureaux de race montbéliarde importés par La Pastorale.



est le terminus de cette longue route du bétail. Elle dessert une clientèle aisée, en majorité européenne.

TENSIONS DANS LES BAMBOUTOS. Au cours de ces années 40, les affaires de La Pastorale se portent bien. Pendant la guerre, les militaires qui stationnent au Cameroun (formation de la fameuse « colonne Leclerc ») sont de gros consommateurs de viande. Après-guerre, la population européenne augmente (elle double entre 1946 et 1948). Aux anciens planteurs enrichis, roulant à Douala en voitures américaines chromées, s'ajoutent les nouveaux venus pleins d'ambitions, les « parachutés ». Nombre de Camerounais accèdent à des postes administratifs, ce qui leur permet d'acheter de la viande relativement chère. Une nouvelle réglementation concernant l'alimentation de la main-d'œuvre sur les chantiers impose une ration de viande régulière. La prospérité économique entraîne une augmentation des besoins de consommation en viande que l'Adamaoua satisfait à peine. De 1947 à 1953, le prix de la viande triple. Les bénéfices nets de La Pastorale triplent également entre 1944 et 1948. Elle est alors l'une des entreprises les plus florissantes du Cameroun, bien cotée à la Bourse de Paris.

Malgré ces résultats financiers, les méthodes de la Pastorale n'ont guère évolué depuis sa création. C'est seulement à partir des années 50 qu'elle se modernisera, grâce aux investissements injectés dans l'affaire par la famille Lebaudy et à la construction d'un aérodrome à Ngaoundéré. Or, l'acheminement de bétail sur pied devient de plus en plus difficile : les Anglais ferment souvent leur frontière et les Bamiléké obstruent les pistes par des cultures.

Au départ, l'administration française n'avait pas ménagé ses appuis à La



La boucherie de La Pastorale à Douala, point d'arrivée d'un long voyage de la viande extrêmement organisé.

Pastorale, afin d'encourager l'ouverture de l'élevage sur l'économie de marché. Cependant, après-guerre, les relations ne sont plus aussi bonnes. L'administration reproche à la compagnie d'exercer un monopole de fait sur la production de viande de qualité. Confrontée à l'insuffisance du ravitaillement, elle veut alors créer des abattoirs modernes dans l'extrême-Nord du pays (photo ci-dessous). De son côté, La Pastorale accuse l'administration de trop intervenir dans le commerce du bétail et de la viande (règlements, taxation de prix). Elle demande une libéralisation du marché, arguant que les prix ne monteront pas sur des marchés mieux approvisionnés.

Les relations de La Pastorale avec les populations locales varient du beau fixe au conflit, selon l'acuité des compétitions sur la terre, le contexte culturel et la mobilisation politique. En Adamaoua, la densité de population reste faible, l'élevage, source de richesse, est la principale activité. Comme les autres éleveurs, La Pastorale occupe librement de vastes pâturages et ses bergers sont des Peuls. Elle

est acceptée par les populations et les chefs, qui la considèrent pratiquement comme une institution officielle. Elle laisse aux maquignons indépendants le soin de ravitailler les marchés de Yaoundé et le centre du pays.

A l'ouest du Cameroun, dans la région des monts Bambouto, les Bamiléké perçoivent au contraire La Pastorale comme une entreprise étrangère qui accapare des terres ancestrales avec la complicité de l'administration. Elle impose des pâturages dans une région où les habitants n'ont pas assez de terres à cultiver. Les Bamiléké n'ont de cesse de réclamer la conversion des pâturages en cultures et la restitution de leurs terres par La Pastorale. La « question des Bamboutos » envenime constamment la situation politique dans la région de Dschang. Elle entretient une agitation politique contre l'administration coloniale qui aboutira à une insurrection bamiléké au moment de l'indépendance.

Jean Boutrais
Géographe à l'ORSTOM



Contrôle vétérinaire de la viande à l'abattoir municipal de Maroua, à l'extrême-Nord du Cameroun. Le transport vers Douala aurait nécessité l'établissement d'une chaîne du froid, restée à l'état de projet.

POUR EN SAVOIR PLUS

- *Derrière les clôtures... Essai d'histoire comparée de ranchs africains*, Jean Boutrais, Cahiers des sciences humaines, ORSTOM, vol. 26, 1990.
- *Hautes terres d'élevage au Cameroun*, Jean Boutrais, thèse d'Etat, université de Paris X, 1992.
- *Les secrets de l'Afrique noire*, M. Sauvage, Grasset, 1937, rééd. 1981.

Les clichés reproduits ici ont été pris en juin 1943. Ils sont conservés au Centre des archives d'Outre-Mer, à Aix-en-Provence. Nous remercions Elisabeth Rabut, directrice des archives, de nous avoir permis de reproduire ces documents, ainsi que Nicole Célestin, qui nous les a fait connaître.



Boutrais Jean

Cameroun 1940-1950 : les beaux jours

Courrier de la Planète, 1993 (16), 27-30. ISSN 1161-8043